

Une profonde passion

Sitôt monté dans le train, je me retrouvai dans un autre monde. Ce vieux wagon, avec sa porte battante fraîchement repeinte et ses sièges spacieux, avait un air familier. L'affiche collée sur la fenêtre portait l'inscription « Bienvenue dans l'Orient - Express », Nous n'allions pas à Istanbul, mais au cœur de la France profonde, en Corrèze, à Brive - la - Gaillarde, pour être tout à fait précis. L'épithète dont se pare cette ville donne à penser que son histoire est liée à la gastronomie. En compagnie d'autres écrivains, je me rendais à la Foire du livre qui se tient là tous les ans. Le train s'appelait l'Orient-Express, mais nous le désignions entre nous sous le nom de « Train du cholestérol ». Il faut dire qu'il était un peu spécial : à peine était-on installé, que des hôtes plus jolies les unes que les autres venaient vous servir le meilleur foie gras du pays accompagné, comme il se doit, d'un vin blanc bien frais.

Quand le train démarra, le jour se levait. Le matin se parait des plus somptueuses couleurs de l'automne. Les arbres avaient commencé à perdre leurs feuilles jaunes et rouges. Des rivières argentées coulaient sous les ponts que nous traversions, les tours des châteaux perchés sur les collines émergeaient du brouillard. Ce paysage-là m'était familier. Des vaches au doux regard résigné s'égaillaient dans les prairies. Dépassant les villages aux toits de tuile rouge, aux rues étroites et aux gares désertes, les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale et les places des marchés où les clochers se dressent vers le ciel, nous gagnions à vive allure le cœur de la France. Notez bien que nous n'étions pas dans un TGV, mais dans le « cholestérol » au décor d'Orient Express. Le foie gras matinal arrosé de vin blanc avait un goût exquis. J'avais souvent parcouru la France, du nord au sud et d'est en ouest. Quelques années plus tôt, je m'étais déjà rendu à la Foire du livre de Brive. C'était mon second voyage à bord du « cholestérol ».

Sitôt descendus du train, nous fûmes conviés au restaurant par l'organisateur de la foire. Les tables étaient déjà dressées et nos noms étaient indiqués devant les assiettes. De ma place, je pouvais voir les graffitis tracés sur les murs et le plafond, parmi des dessins d'artistes célèbres. C'était un décor insolite. Chaque nouveau venu laissait ainsi sa marque. Perdue au milieu de ces inscriptions rédigées dans presque toutes les langues du monde, une phrase en turc attira mon attention : « Que tu es belle ! » J'étais trop loin pour pouvoir discerner la signature. Il est vrai que j'étais un peu pompette. Bon, en fait, j'avais un peu trop bu dans le train. Je songeai à mon premier voyage à Brive. Je me rappelais vaguement une femme brune aux yeux bleus, aussi belle que mystérieuse. Je lui avais dédié mon roman en ces termes : « Le livre d'une profonde passion ».

Après le déjeuner, nous allâmes occuper nos places dans les stands pour dédicacer nos livres. Je la vis soudain devant moi. Elle avait vieilli, mais son regard était toujours le même, profond et mystérieux.

– Bonjour, dis-je, je suis heureux de vous voir.

Sans répondre, elle se contenta de sourire.

- Vous n'avez pas beaucoup changé, vos yeux sont toujours les mêmes.

- Vous me flattez. Vous non plus, vous n'avez pas changé. Vous êtes comme autrefois. Séducteur et intelligent.

- C'est vous qui me flattez. Vous voyez, mes cheveux ont blanchi, ainsi que ma barbe. Vous pensez que je devrais les teindre ?

- N'en faites rien ! Vous me plaisez aussi comme ça. Ce n'est pas si mal, de vieillir. On s'assagit. Mais vos livres restent jeunes en dépit des années.

- Vous êtes aussi belle que quand je vous ai quittée.

- Ce n'est pas vrai. Vous savez, vous m'avez causé bien des ennuis !

- Est - ce possible ?

- Tout ça à cause de cette dédicace.

- La profonde passion dont je parlais était celle de Mehmet le Conquérant. Il aimait Istanbul à en mourir. Il était prêt à tout donner pour s'emparer de cette ville. Il a fini par y arriver au prix de grandes souffrances, de morts et de sacrifices.

- Mon mari n'a pas compris les choses comme cela. Notre mariage ne s'en est pas remis. Nous nous sommes séparés.

Ils s'étaient séparés. À cause de moi. Ou plus exactement à cause de cette dédicace. Quelle histoire ! Qui aurait pu s'en douter ?

- Vous n'avez pas réussi à le convaincre ?

- Non, je n'ai pas réussi. Il croyait que j'avais vécu avec vous cette « profonde passion ».

- Tout ça pour une escapade nocturne !

- Parlez pour vous ! Moi, depuis cette nuit-là, je vous ai passionnément aimé.

- Vous plaisantez.

- Je ne plaisante pas, croyez-moi, j'étais folle de vous. Ensuite, j'ai dévoré tous vos livres. Cela me consolait de votre absence.

- Vous avez lu le dernier ?

- Oui, lui aussi, comme les autres.

- Comment est-ce possible ? Tout ce temps passé. J'étais sûr que vous m'aviez oublié.

- Pensez ce que vous voulez. Pour moi, rien n'a changé.

Je ne savais que dire. Il y eut un long silence, puis elle lança :

- Je vais y aller, je ne veux pas abuser de votre temps. Elle me tendit mon dernier livre. J'inscrivis : « En hommage à une profonde passion » et signalai.

- J'aurais voulu que cette passion soit réciproque, mais malheureusement ce ne fut pas le cas.

- C'est vrai.

Ma seule passion était l'écriture. Bien des femmes, bien des plaisirs avaient traversé ma vie. Comme des paysages qui défilent derrière la vitre d'un train. Comme ce foie gras arrosé de vin blanc. Les séparations s'étaient succédé. La seule idée qu'il puisse en être autrement m'horripilait. J'avais quitté, on m'avait quitté. Comme tout le monde. Seule l'écriture m'avait été fidèle.

- J'ai une dernière question.

- Je vous en prie.

- Y a-t-il une femme dans votre vie ?

- Non. Et vous ? Y a-t-il un homme dans votre vie ?

- Non.

Elle est bien curieuse, me dis-je. Mais je ne laissai rien paraître. Elle était toujours là. - Vous m'avez attendu toutes ces années ?

- Oui, murmura-t-elle.

Puis, soudain résolue, elle tourna les talons et, mon livre à la main, se perdit dans la foule. Elle était aussi belle qu'au temps où nous avions passé la nuit ensemble. Mais ce soir-là, en buvant du vin blanc dans le même restaurant, je n'écrirais pas : « Que tu es belle ! » sur le mur. Elle ne viendrait pas s'asseoir en face de moi, elle ne me regarderait pas avec passion de ses yeux bleus profonds. Le lendemain, avant de monter dans le « cholestérol », je n'échangerais pas avec elle un baiser passionné. Et, comme jadis, je ne répondrais pas à ses lettres.